

SCHELLING

---

*Les Âges du monde*

---



É P I M É T H É E

puf

F. W. J. von Schelling, traduit de l'allemand par  
Pascal David

# Les Âges du monde

---

**Fragments (dans les premières versions de 1811 et 1813 éditées par Manfred Schröter)**





# Copyright

---

© Presses Universitaires de France, Paris, 2015

ISBN numérique : 9782130639060

ISBN papier : 9782130440345

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de toute ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

## Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)



# Présentation

---

Voici la première traduction française intégrale du dernier tome des *Œuvres* de Schelling publié en 1946 par Manfred Schröter. « Reconstitution de la vie divine » telle est l'ambition de ce projet intitulé *Les âges du monde*, resté inachevé dans ses différentes versions.

# Table des matières

---

Avertissement du traducteur (*Pascal David*)

[I] Livre premier. Le passé (premier tirage, 1811)

Introduction

Livre premier. Le passé

[II] Livre premier. Le passé (deuxième tirage, 1813)

Introduction

Livre premier. Le passé

[III] Projets et fragments en vue du livre premier des Ages du monde

Remarque préliminaire de l'éditeur

Brouillon primitif

[187] (Idée des Ages du monde)

Deux projets d'avant-propos

I

II

Brouillon d'introduction

Introduction

Livre premier - *Le passé*

Huit fragments isolés

Epreuves du manuscrit ULT

Feuillets III-IV du manuscrit ULT - *Le passé*

Extrait du manuscrit ULT<sup>4</sup>, feuillets VII, VIII

[IV] Projets et fragments en vue du livre II des *Ages du monde*

Transition avec le livre II

Feuille XXXVIII

Introduction au livre II

Feuillets XXXIa, b, XXXII

Fragments du début du livre II

Feuillets Xa, Xa I, Xa II, Xa III

La généalogie du temps

Postface du traducteur (*Pascal David*)

I - Le système des temps et la question du système

II - La structure organique du temps

III - « Les Ages du monde »



IV - Le fil directeur de la temporalité humaine

---

V - Genèse de Dieu et généalogie du temps

Bibliographie



# Avertissement du traducteur

---

*Pascal David*

Les versions des *Agés du monde* dont nous proposons ici une traduction française sont celles de 1811 et de 1813, éditées par Manfred Schröter en 1946 [1], soit près d'un siècle après la mort de Schelling, comme *Nachlassband* (tome posthume) de son édition des *Schellings Werke* en douze volumes. Nous possédons en effet trois versions successives (sans compter les projets, brouillons et fragments, du plus haut intérêt, également traduits ici) des *Weltalter* : la première, datée de 1811, celle de 1813, la troisième enfin, qui date vraisemblablement de 1815, et qui est donc à peu près contemporaine du *Discours sur les divinités de Samothrace*. C'est cette dernière version que S. Jankélévitch a traduite en français il y a une quarantaine d'années [2], celle qu'on trouve dans le tome VIII des *Schellings Werke*. Nous proposons ici la première traduction française intégrale du tome posthume des *Werke* de Schelling [3]. Dans notre essai publié à la suite de cette traduction, et intitulé (d'une expression directement empruntée à Schelling) « La Généalogie du temps », nous avons essayé de dégager les grandes lignes et les principales articulations de ces premières versions, de les situer, autant que faire se peut, dans l'itinéraire philosophique de Schelling, et d'en proposer une interprétation.

Nous remercions MM. les Prs Rémi Brague et Friedrich-Wilhelm von Herrmann, ainsi que le Père Xavier Tilliette, pour l'aide qu'ils nous ont apportée dans la compréhension de certains passages, et l'identification des sources. Cette traduction ne serait pas ce qu'elle est, d'autre part, si M. le Pr Jean-François Marquet n'en avait suivi patiemment l'élaboration et ne l'avait enrichie de précieux conseils et suggestions. Les conseils et l'amitié de Jean-François Courtine ne l'ont pas non plus desservie, si l'on nous passe cette litote. Nos remerciements vont enfin à Jean-Luc Marion, à qui cette traduction doit d'avoir vu le jour, et que nous remercions de la confiance qu'il nous a témoignée. Signalons pour finir que ce travail a été soutenu en Sorbonne (Paris IV), en juin 1990, comme thèse de doctorat, devant un jury composé de MM. les Prs Pierre Aubenque, Jean-François Courtine et Jean-François Marquet, dont les remarques ont permis d'améliorer sur plus d'un point notre travail.

---

# Notes du chapitre

---

[1] ↑ Publiées à la hâte en 1946 (après la destruction du *Nachlass* manuscrit de Schelling entreposé à l'Université de Munich, à la suite des bombardements de juillet 1944), ces versions présentent parfois un texte fautif. Chaque fois qu'une correction nous a paru s'imposer, nous l'avons signalé par une note du traducteur, en proposant une autre leçon.

[2] ↑ F. W. Schelling, *Les Âges du monde*, suivis de *Les Divinités de Samothrace*, trad. de S. Jankélévitch, Aubier, Ed. Montaigne, 1949.

[3] ↑ Les Éditions Ousia ont publié en 1988 une traduction de ces premières versions, due à Bruno Vancamp, préfacée par Marc Richir. Mais cette traduction ne propose qu'une sélection des brouillons, projets et fragments de Schelling publiés en 1946 par Manfred Schröter.

---

**[I] Livre premier. Le passé (premier tirage, 1811)**



# Introduction

---

[3] Le passé est su, le présent est connu, l'avenir est pressenti. Ce qui est su est objet de récit, ce qui est connu objet d'exposé, ce qui est pressenti objet de prophétie.

Selon la représentation de la science qui a eu cours jusqu'ici, celle-ci serait une simple suite, un simple développement de concepts et de pensées qui lui seraient propres. En vérité, elle est le développement d'un Être (*Wesen*) vivant, effectif, qui en elle s'expose. C'est un avantage de notre temps que d'avoir rendu l'Être à la science, et ce, il est bien permis de l'affirmer, de façon telle qu'il lui soit désormais acquis. Ce n'est pas juger trop sévèrement de le dire : une fois que s'est éveillé l'esprit dynamique [1], toute philosophie qui n'y puise pas sa force ne peut être considérée que comme un pur et simple abus du noble don de la parole et de la pensée.

Ce qu'il y a de vivant dans la science la plus haute ne peut être que le vivant des origines (*das Urlebendige*), l'Être que nul autre ne précède, donc le plus ancien des Êtres.

Comme rien n'est avant lui ni en dehors de lui dont il soit susceptible de recevoir une détermination, ce vivant originel ne peut se développer, dans la mesure où il se développe, que librement, par une impulsion et un vouloir propres, purement à partir de lui-même ; mais, pour cette raison précisément, non point sans loi mais, bien au contraire, conformément à la loi [qui est la sienne]. Il n'y a en lui rien d'arbitraire ; [4] c'est une nature au sens plein et éminent du mot, de même que l'homme, sans préjudice de la liberté, et même à cause d'elle, est une nature.

Après être parvenue à l'objectivité quant à sa matière, la science se mit en quête de cette même objectivité quant à sa forme — c'est là, semble-t-il, une suite naturelle. Pourquoi donc cela s'est-il avéré, ou du moins s'avère-t-il jusqu'à présent impossible ? Ce qui est su par la science la plus haute, pourquoi cela ne peut-il se raconter au même titre et de façon aussi simple et obvie que ce qui est su par ailleurs ? Qu'est-ce qui le retient en arrière cet âge d'or que l'on pressent, où la vérité redevient fable, et la fable vérité ?

Il faut reconnaître à l'homme un principe extérieur au monde, et supérieur à ce monde ; car comment pourrait-il sinon, seul parmi toutes les créatures, refaire en sens inverse le long chemin des développements qui séparent le présent de la nuit des temps ? Comment pourrait-il, lui, être le seul à remonter jusqu'au commencement des temps s'il n'y avait en lui un principe antérieur au commencement des temps ? Créée et puisée [2] à la source des choses, et pareille à cette source, l'âme humaine a une con-

science (*Mitwissenschaft*) de la création. En elle réside la plus haute clarté de toutes choses, et elle est moins sachante qu'elle-même science.

Mais ce principe supérieur au monde n'est pas libre en l'homme, il ne s'y trouve pas non plus dans sa pureté [3] originelle. Il y est lié à un autre principe qui est moindre. Ce autre principe est lui-même un produit du devenir, il est donc, par nature, non sachant et obscur ; par son obscurité, il obscurcit nécessairement le principe supérieur auquel il est lié. Celui-ci garde le souvenir de toutes choses, de leurs rapports originels, de leur devenir, de leur signification. Mais cette image originelle, ce proto-type (*Ur-bild*) des choses, sommeille dans l'âme comme une image obscurcie et oubliée, sinon tout à fait éteinte. Peut-être ne retrouverait-elle jamais sa vivacité s'il n'y avait, dans le principe obscur lui-même, un pressentiment et une nostalgie de la connaissance. Mais sans cesse appelé par ce dernier à l'anoblir, le principe supérieur remarque que l'inférieur ne lui est pas accolé pour l'entraver, mais au contraire pour qu'il dispose d'un autre que lui où il puisse lui-même se contempler, s'exposer et accéder à sa propre compréhension. Car en lui-même [5] tout est indifférencié, simultanément, car il est un, tandis qu'en l'autre il peut différencier, exprimer, disjoindre ce qui en lui est un. C'est pourquoi tous deux aspirent également à la séparation ; celui-ci afin d'être rapatrié en sa liberté originelle et de devenir à lui-même manifeste ; celui-là afin de pouvoir être fécondé par lui et devenir lui aussi, encore que d'une tout autre manière, sachant.

Cette séparation, ce dédoublement de nous-mêmes, ce secret commerce entre deux êtres dont l'un pose les questions auxquelles l'autre répond, l'un qui sait ou, bien plutôt qui est la science même, et l'autre qui ne sait pas et lutte pour la clarté, ce dialogue intime [4], donc — tel est le véritable secret du philosophe dont le dialogue extérieur, qui pour cette raison s'appelle dialectique, n'est que la réplique ; là où celle-ci devient purement formelle, il n'en est que l'apparence et l'ombre.

Ainsi, tout ce qui est su est par nature objet de récit ; mais ce qui est su n'est pas ici quelque chose qui serait déjà là tout prêt depuis le début, mais ne surgit chaque fois qu'à l'intériorité. C'est par séparation et libération intérieures que la lumière de la science doit nécessairement se lever avant de pouvoir devenir extérieure. Ce que nous appelons science n'est d'abord qu'un effort vers la reprise de conscience, donc plutôt une aspiration à la science que la science elle-même ; c'est sans conteste pour cette raison que ce grand homme de l'Antiquité lui a donné le nom de philosophie. Car l'opinion entretenue de temps à autre selon laquelle la philosophie pourrait enfin, grâce à la dialectique, se transformer en une science effective est une opinion qui trahit des vues quelque peu bornées : l'existence même et la nécessité de la dialectique, en effet, sont précisément là pour attester que la philosophie n'est encore aucunement une



science effective [5].

À cet égard, le philosophe se trouve au fond dans une situation qui ne diffère pas de celle de tout autre historien. Car celui-ci a besoin, lui aussi, d'exercer tout d'abord un art consommé du discernement, ou critique, pour séparer le vrai du faux, et le juste de l'erroné dans les documents transmis et conservés. De même, le philosophe a besoin au plus haut point d'exercer en lui-même cet art de la séparation, dont relève ce que l'on a coutume de dire à son sujet : qu'il doit chercher à se libérer [6] des concepts et des singularités de son temps, entre autres exigences sur lesquelles il serait trop long de s'étendre ici.

Tout, absolument tout, même ce qui par nature est extérieur, doit d'abord nous être devenu intérieur pour que nous soyons à même de l'exposer de façon extérieure et objective. Si l'époque reculée que l'historien se propose de nous dépeindre ne ressuscite pas en lui, il ne l'exposera jamais de façon parlante, vraie, vivante. Que serait tout le savoir de l'historien si un sens interne ne lui venait en aide ? Il serait ce qu'il est chez beaucoup, qui savent bien, pour l'essentiel, tout ce qui s'est passé, mais n'entendent strictement rien à l'histoire proprement dite. Or les événements humains ne sont pas les seuls à avoir leurs monuments : l'histoire de la nature a elle aussi les siens, et l'on peut dire que jamais elle ne quitte une étape, tout au long de son chemin créateur, sans y laisser une marque de son passage. Pour la plupart, ces monuments de la nature sont sous nos yeux, ils ont été soumis à maintes explorations, et quelques-uns sont même effectivement déchiffrés. Et cependant ils ne nous parlent pas <et>, mais au contraire restent lettre morte aussi longtemps que cette suite d'actions et de productions n'a pas été intériorisée par l'homme : c'est par l'intériorisation que commence tout savoir, toute saisie conceptuelle.

Or certains [6] ont affirmé qu'il était possible de laisser de côté cet élément subordonné et de supprimer en nous toute dualité, en sorte que nous ne serions pour ainsi dire qu'intérieurs, vivant entièrement dans le supra-mondain. Et qui ira nier la possibilité d'une telle transposition de l'homme dans son principe supra-mondain et, par conséquent, d'une élévation de toutes les forces de son être (*Gemüthskräfte*) à l'état de pure contemplation ? Tout ce qui forme un tout, que ce tout soit physique ou moral, a besoin, pour se conserver, d'être réduit de temps à autre à son plus intime commencement. Toujours l'homme rajeunit et ressuscite par le sentiment qu'il a de l'unité de son Être. C'est dans un tel sentiment qu'en particulier le chercheur puise continuellement des forces neuves. Le poète n'est pas seul à connaître de tels ravissements, le philosophe a lui aussi les siens. Et il en a besoin, afin que le sentiment de l'indescriptible réalité de ces représentations le préserve des concepts forcés d'une

dialectique vide et terne. Ce qui ne revient pas pour autant à exiger la permanence de cet état contemplatif, car ce [7] serait aller à l'encontre de la nature et de ce qui détermine la vie présente. De quelque manière en effet qu'on envisage ses rapports avec la vie qui l'a précédée, on en revient toujours à la constatation suivante : ce qui, e celle-ci, était réuni de façon indissociable se trouve déployé et en partie dissocié en cette vie. Nous ne vivons pas dans la contemplation ; notre savoir n'est pas d'un seul tenant (*ist Stückwerk*), ce qui veut dire qu'il doit s'engendrer de manière fragmentaire, au gré de sections et d'étapes, ce qui ne peut se faire en se passant de réflexion [7].

C'est pourquoi le but ne peut être atteint dans la seule contemplation. Car dans la contemplation comme telle l'entendement est absent. Dans le monde extérieur aussi, tous voient plus ou moins la même chose, mais tous ne sont pas capables d'exprimer ce qu'ils voient. Chaque chose parcourt certains moments pour parvenir à son accomplissement — toute une série de processus où l'ultérieur s'engrène dans l'antérieur et le porte à sa maturité. Ce parcours, dans la plante par exemple, le paysan [8] le voit aussi bien que le savant, sans que pour autant il le connaisse à proprement parler ; il n'est pas capable en effet d'en dissocier les moments, de les séparer, de les considérer dans leur opposition réciproque. De la même façon, l'homme peut parcourir en lui-même et pour ainsi dire éprouver immédiatement cette suite de processus à la faveur desquels la plus grande simplicité de l'Être engendre, à la fin du parcours, une diversité infinie, et même, pour parler précisément, c'est en lui-même qu'il lui faut faire l'expérience de ces processus dans leur consécution. Mais tout ce qui est expérience, sentiment, contemplation est par soi-même muet, et requiert la médiation d'un organe pour trouver à s'exprimer. Que cet organe fasse défaut à celui qui contemple, ou soit intentionnellement repoussé par lui, à dessein de ne parler qu'à partir de la contemplation et sans autre intermédiaire, et le contemplateur perdra la mesure qui lui est nécessaire : dès lors il ne fait qu'un avec l'objet et se confond aux yeux d'un tiers avec l'objet lui-même ; c'est pourquoi il n'est pas maître de ses pensées, et perd toute assurance dans ses vains efforts pour exprimer l'inexprimable ; il lui arrive bien de tomber juste [9], mais il n'en est pas certain, dans son incapacité à ériger fermement face à lui et à contempler dans son entendement, comme en un miroir, ce sur quoi il tombe.

À aucun prix, donc, il ne faut renoncer à ce principe extérieur ; car tout doit d'abord nécessairement être l'objet d'une réflexion effective afin de pouvoir être exposé de la façon la plus haute. C'est ici que [8] passe la ligne de démarcation entre la théosophie et la philosophie, que tout ami de la science s'attachera à maintenir dans toute sa netteté. La théosophie l'emporte autant sur la philosophie par la profondeur, la plénitude et la

vivacité du contenu, que l'objet réel sur l'image qu'on y confronte, que la nature sur son exposition ; la différence va même jusqu'à interdire toute comparaison si la philosophie prise comme terme de comparaison est une philosophie qui cherche l'Être (*Wesen*) dans des formes et des concepts, c'est-à-dire une philosophie morte. D'où la prédilection qu'éprouvent pour la théosophie les âmes intérieures [10], qui s'explique tout aussi aisément que la prédilection pour la nature par opposition à l'art. Car les systèmes théosophiques ont, sur tous ceux qui ont eu cours à ce jour, un avantage insigne : au moins, il y a place en eux pour une nature, même si cette nature n'est pas maîtresse d'elle-même, à l'opposé des autres systèmes, où il n'y a qu'absence criante de nature (*Unnatur*) et pur artifice. Mais la plénitude et la profondeur de vie sont aussi peu accessibles à une science bien comprise qu'à l'art bien compris la nature ; ce n'est qu'un peu à peu que la science parvient à cette plénitude et à cette profondeur de vie, médiatement, et par une progression procédant par étapes, en sorte que celui qui sait reste toujours distinct de son objet, ce dernier restant à son tour séparé et devenant l'objet d'une contemplation sereine, jouissant calmement de ce qu'elle contemple. Toute science doit donc passer par la dialectique. Mais n'y a-t-il pas un moment où elle devient libre et vivante, comme l'est, pour l'historien, l'image d'une époque en face de laquelle il oublie ses recherches ? Le souvenir du tout début (*Urbeginn*) des choses ne peut-il à nouveau devenir si vivant que la science — qui, par son objet, et comme son nom l'indique, est histoire — le devienne même d'après sa forme extérieure ; et que le philosophe, semblable en ceci au divin Platon, qui est dialectique tout au long de ses œuvres, mais devient historique à leur sommet, dans leur ultime transfiguration [11], que le philosophe, donc, puisse, lui aussi, revenir à la simplicité de l'histoire ? Il semble avoir été réservé à notre époque d'ouvrir à jamais la voie à cette objectivité de la science. Tant que celle-ci reste bornée au domaine intérieur, il lui manque le moyen naturel d'une exposition extérieure. C'est maintenant qu'après bien des égarements s'est ravivé pour la science le souvenir de la nature et du temps où elle ne faisait qu'un avec elle. Mais [9] on ne s'en tint pas là. À peine eût-on fait les premiers pas vers la réunion de la philosophie avec la nature que l'on dut reconnaître la haute antiquité du physique, et reconnaître que, loin d'être le dernier, celui-ci est bien plutôt le premier en date, que c'est par lui que commence tout développement, y compris le développement de la vie divine. Depuis lors, la science n'a plus son début dans l'éloignement des concepts abstraits pour descendre ensuite de ces concepts vers le naturel ; commençant, à l'inverse, par l'existence (*Daseyn*) inconsciente de l'éternel, elle l'élève à la plus haute transfiguration dans une conscience divine. Les pensées supra-sensibles reçoivent désormais une force et une vie physique, et inversement, la nature devient

plus en plus l'expression visible des concepts suprêmes. On verra bientôt disparaître le mépris et la condescendance avec lesquels les ignorants, et eux seuls du reste, considèrent encore tout ce qui est physique ; la parabole de la pierre que les maçons ont rejetée et qui est devenue pierre angulaire [12] se vérifiera encore une fois. La popularité que l'on recherche si souvent en vain viendra alors d'elle-même. Aucune différence ne subsistera plus entre le monde de la pensée et celui de la réalité effective. Il n'y aura plus qu'un monde, et la paix de l'âge d'or s'annoncera d'abord dans la liaison harmonieuse de toutes les sciences.

Dans ces perspectives, que le présent écrit s'efforcera à bien des égards de justifier, il est bien permis d'oser une tentative souvent méditée, et qui constitue une sorte d'entraînement à cette future exposition objective de la science. Peut-être est-il encore à venir, ce chantre du plus grand poème héroïque, embrassant dans son esprit, comme les voyants de la haute Antiquité en eurent la renommée, ce qui fut, ce qui est et ce qui sera [13]. Mais le temps n'est pas encore venu. Nous ne devons pas méconnaître notre temps. En annonciateurs de ce temps à venir, nous ne voulons pas cueillir son fruit avant qu'il ne soit mûr, ni non plus méconnaître le nôtre. Notre temps est encore celui de la lutte. Le but de la recherche n'est pas encore atteint ; la science doit encore être portée et accompagnée par la dialectique, comme la parole par le rythme. Nous ne pouvons pas être des narrateurs mais seulement des chercheurs, pesant le pour et le contre de toutes les opinions jusqu'à ce que l'opinion juste tienne bon, indubitable, à jamais enracinée.

---

# Notes du chapitre

---

[1] ↑ Dimension dynamique « ressuscitée par Kant », selon le début des *Recherches* de 1809, mais au profit d'un « mécanisme supérieur » où la nature n'est pas reconnue « dans son identité avec le spirituel » — SW, VII, 233 = *Œuvres complètes*, t. 1, p. 121. Le mot « dynamique » se retrouve en bonne place p. [107], à la fin de cette version de 1811, à propos des preuves de l'existence de Dieu recensées par Kant dans la *Critique de la raison pure*.

[2] ↑ C'est la parenté, en allemand, entre *schöpfen* et *schaffen* qui guide le mouvement de cette phrase : puiser et créer.

[3] ↑ *Lauterkeit* (plutôt que *Reinheit*) : ce terme appartient au vocabulaire mystique, de Maître Eckhart à Angélus Silesius ; cf. p. ex. *Pèlerin chérubinique*, I, 95 ; II, 12 et 70. Très fréquent dans *Les Âges du monde*, auxquels il n'est pas sans donner parfois une certaine tonalité mystique ou théosophique, ce terme sera rendu par *pureté* ou par *limpidité* (cf. espagnol *limpieza*).

[4] ↑ « Dialogue » en référence à Platon, qui est de loin l'auteur le plus fréquemment cité par Schelling dans *Les Âges du monde* (cf. notre *Index nominum*). Le « véritable secret du philosophe » n'est autre que ce « dialogue intime et aphone de l'âme avec elle-même » évoqué par le *Sophiste* (263e ; cf. aussi *Théétète*, 189e). Il n'en reste pas moins que le « grand homme de l'Antiquité » semble viser Pythagore, si l'on se réfère au passage suivant des *Leçons sur la méthode des études académiques* (trad. fr., p. 49 = SW, V, 217) : « Les historiens de la philosophie racontent de Pythagore qu'il a pour la première fois changé le nom jusque-là usuel de la science — σοφία — en celui de φιλοσοφία — amour de la sagesse —, pour cette raison que personne n'est sage hormis Dieu. »

[5] ↑ C'est le projet même de Hegel dans la Préface au *Système de la science* — que la philosophie « puisse déposer son nom d'amour de la sagesse pour être savoir effectif » — qui se trouve rabaissé ici au niveau d'une « opinion ». Schelling joue en quelque sorte Pythagore contre Hegel. Contre Hegel, mais aussi contre Fichte, Schelling s'est toujours prononcé, dès ses premiers écrits, en faveur du maintien du nom de *philosophie* — cf. SW, I, 307 n. == *Premiers écrits*, p. 178. Sur la question de la « rupture » entre Schelling et Hegel, cf. X. Tilliette, « Hegel et Schelling Iéna » ainsi que « Schelling contre Hegel », in *L'Absolu et la philosophie. Essais sur Schelling*, PUF, 1987.

[6] ↑ C'est de façon générale aux mystiques, et plus spécialement sans doute à Jacob Böhme, que Schelling fait ici allusion.

[7] ↑ Cette dernière phrase, ainsi que le paragraphe qui suit seront repris presque mot pour mot dans les *Leçons de Munich* sur l'histoire de la philosophie moderne — SW X, 187-189 = *Contribution à l'histoire de la philosophie moderne*, trad. J.-F. Marquet, PUF, 1983, p. 206-207.

[8] ↑ « J'ai plus appris de la physique des paysans que dans celle des salles de cours des savants » : SW, IX, 26 = *Clairvoyance*, trad. E. Kessler, L'Herne, 1984, p. 59. Cf. aussi Louis-Claude de Saint-Martin, *L'Homme de désir*, Ed. Du Rocher, 1979, p. 33 : « C'est avec la mort que vous composez la vie ; vous prenez toute votre physique dans les cimetières. »

[9] ↑ *Was er trifft, das trifft er* — jeu de mots sur *treffen*, à la fois tomber par hasard sur quelque chose, mais aussi tomber juste, « tomber bien ». Même expression, assortie de guillemets et de la mention de Jacob Böhme en SW, X, 187 = trad. fr. citée p. 206.

[10] ↑ « Ames intérieures » (*innige Gemüther*) : l'expression a cours en français à l'époque de Schelling, c'est ainsi que s'appelait une secte piétiste de Lausanne à laquelle Benjamin Constant fait allusion dans sa *Cécile* (cf. *Œuvres*, Ed. Pléiade, p. 173).

[11] ↑ « Du moins est-ce ainsi que Schleiermacher voit le *Timée* » précise, dans un même contexte, la Sixième Leçon de la *Philosophie de la Révélation* en SW, 6 E 100.

[12] ↑ *Matth.* 21, 42, qui cite les *Psaumes*, 118, 22.

[13] ↑ Cf. Homère, *Iliade*, Chant I, v. 70, à propos du devin Calchas.





# Livre premier. Le passé

---

Qu'il est délicieux le ton des récits qui proviennent du monde à son premier matin, lorsque tout, en cette heure sacrée, est encore rassemblé dans la maison du père, jusqu'à ce que les fils s'en aillent vaquer à leurs occupations respectives, et qu'enfin de tribus et des peuples commence à s'élever la rumeur!

Ce n'est pas d'eux pourtant que nous parlerons ici ; c'est l'histoire des développements de l'Être originel (*Urwesen*) que nous nous sommes proposé de décrire, en commençant par son état premier, encore inclos — le temps d'avant le monde [1].

Aucune légende de ce temps n'a eu d'écho jusqu'à nous, car il est le temps du silence et de la quiétude. C'est seulement dans les paroles divines révélées que resplendissent quelques-uns de ces éclairs qui sillonnent ces ténèbres de la nuit des temps.

Mais c'est avant tout en nous-mêmes qu'il nous faut rappeler le passé, afin de trouver ce dont tout est issu et ce qui, d'abord, a constitué le commencement. Car plus nous prendrons toute chose humainement, et plus nous pourrons nourrir l'espoir de nous approcher de l'histoire effective.

Mais le fait même que nous admettions un passé en un sens si éminent semble à bien des égards demander une justification.

Si le monde n'était, comme certains <soi-disant> [2] sages l'ont [11] <estimé> [3], qu'une chaîne de causes et d'effets, allant à l'infini dans un sens comme dans l'autre, il n'y aurait au vrai sens des termes ni passé ni avenir. Mais cette <ineptie> [4] devrait avoir disparu, comme de juste, avec le système mécanique, car c'est à lui seul qu'elle appartient.

Combien peu connaissent un véritable passé ! Sans un présent vigoureux, résultant d'une scission de soi-même, il n'y a nul passé [5] ! L'homme qui n'est pas capable de s'opposer à son passé n'en a pas, ou bien plutôt il n'en sort jamais mais vit constamment en lui. Il en va de même de ceux qui regrettent le passé, qui ne veulent pas suivre le mouvement, quand tout va de l'avant, et qui montrent, par l'éloge bien impuissant qu'ils font des temps révolus, comme par leurs stériles invectives contre le présent, leur incapacité à faire quoi que ce soit dans ce présent.

En règle générale, la plupart semblent ne connaître d'autre passé que celui qui, à chaque moment qui s'écoule, se trouve accru de ce moment écoulé, ce passé qui manifestement n'est pas lui-même encore passé, c'est-à-dire séparé du présent.

<Mais> [6] même si se trouvait vérifiée, dans tous ses sens, l'antique parole [7] selon

laquelle il ne se passe rien de nouveau dans le monde ; si, à la question : qu'est-ce qui est advenu ? la réponse devait être toujours : Cela, précisément, qui adviendra par la suite, et à la question : qu'est-ce qui adviendra ? Cela, précisément, qui est advenu, en ce cas, donc, il s'ensuivrait seulement que le monde n'aurait en lui ni passé ni avenir ; que tout ce qui est advenu en lui depuis le commencement, et tout ce qui adviendra jusqu'à la fin n'appartiennent qu'à un seul vaste temps ; que le passé proprement dit, le passé radical, est le temps d'avant le monde ; que l'avenir proprement dit, l'avenir radical, est le temps d'après le monde — et ainsi se déploierait devant nous un système des temps dont le système des temps humains ne serait qu'une réplique, une répétition dans un cercle plus restreint.

Tout ce qui nous entoure renvoie à un passé incroyablement reculé. <Il faut attribuer à la terre elle-même et à nombre de ses formations [12] un âge indéfiniment plus reculé qu'au règne des plantes et des animaux, lesquels, à leur tour, ont fait leur apparition bien avant le règne de l'homme. Ce que nous voyons, c'est une série de temps dont chacun fit suite à un autre, que toujours il recouvrit : nulle part ne se montre quelque chose d'originel ; il faut défaire une masse de couches peu à peu superposées,)> [8] le travail accompli par des millénaires pour arriver enfin au fond.

Si le monde présent qui est le nôtre est finalement devenu ce qu'il est à travers tant de temps intermédiaires, comment pourrions-nous connaître ne serait-ce que le présent sans une science du passé ? Même les propriétés d'une individualité humaine hors pair restent pour nous souvent inconcevables tant que nous n'avons pas appris dans quelles circonstances particulières cette individualité est née et s'est forgée. Et il faudrait parvenir sans grande difficulté au fondement de la nature ? Une œuvre éminente de l'Antiquité se dresse devant nous comme un tout insaisissable tant que nous n'avons pas retrouvé trace de son mode de croissance et de sa genèse progressive. Ce qui s'applique bien davantage à un individu aussi composé et recomposé que la terre ! C'est là que de tout autres complications et de tout autres imbrications nous attendent ! Même l'infiniment petit, en descendant jusqu'au grain de sable, doit porter en lui des déterminations avec lesquelles il soit impossible d'en avoir fini sans avoir parcouru toute la distance de la nature créatrice jusqu'à lui. Tout n'est qu'œuvre du temps, et c'est seulement du temps que chaque chose reçoit sa spécificité et sa détermination. Mais si <la base [9] de> [10] toute connaissance, science ou déduction appartient au passé, où trouver un point d'arrêt ? Car, même parvenu aux bornes du visible, l'esprit trouve encore un présupposé qui n'est pas fondé par lui-même, qui le renvoie à un temps où rien n'était que [13] l'«Être» Un, insondable <qui contenait tout englouti en lui, et> [11] des profondeurs duquel tout s'est produit et formé ; que l'esprit, de



- [America's Covered Bridges: Practical Crossingsâ€™Nostalgic Icons pdf, azw \(kindle\)](#)
- [The Sales Acceleration Formula: Using Data, Technology, and Inbound Selling to go from \\$0 to \\$100 Million online](#)
- [read Trigger Warning: Is the Fear of Being Offensive Killing Free Speech?](#)
- [The Chair \(American Poets Continuum Series\) pdf, azw \(kindle\)](#)
- [read online Falling Behind: Explaining the Development Gap Between Latin America and the United States](#)
- [A Medieval Family: The Pastons of Fifteenth-Century England pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
  
- <http://drmurphreesnewsletters.com/library/America-s-Covered-Bridges--Practical-Crossings---Nostalgic-Icons.pdf>
- <http://www.mmastyles.com/books/The-Precipice--The-Grand-Tour-Series--Book-7--Asteroid-Wars-Series--Book-1-.pdf>
- <http://qolorea.com/library/Agamben-and-the-Signature-of-Astrology--Spheres-of-Potentiality.pdf>
- <http://sidenoter.com/?ebooks/The-Last-Lingua-Franca--English-Until-the-Return-of-Babel.pdf>
- <http://toko-gumilar.com/books/Falling-Behind--Explaining-the-Development-Gap-Between-Latin-America-and-the-United-States.pdf>
- <http://serazard.com/lib/A-Medieval-Family--The-Pastons-of-Fifteenth-Century-England.pdf>